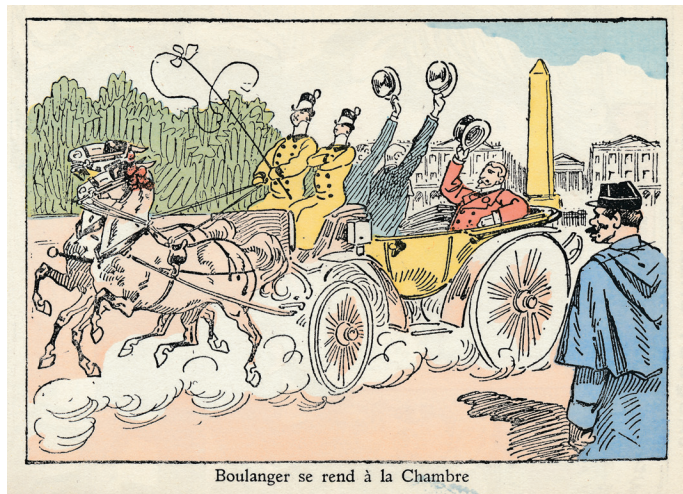


# Le Général Georges Boulanger

Celui que l'on surnomma « le général Revanche » ou « le Brave général », manqua de prendre le pouvoir grâce à son incroyable popularité et à son mouvement si rassembleur ! Renonçant à franchir le pas d'un Coup d'État, Boulanger fut finalement vaincu par une République aux scandales retentissants.



Né le 29 avril 1837 à Bourg-lès-Comptes, fils d'un avoué breton et d'une aristocrate écossaise, il devint jeune saint-cyrien en 1855. Le courage du sous-lieutenant Georges Boulanger fut remarqué lors de batailles en Kabylie, en Italie où il fut très grièvement blessé d'une balle qui lui traversa la poitrine, en Cochinchine ou au Cambodge. Promu capitaine, il fut à nouveau blessé devant Paris par les Prussiens, puis devant Paris, par les Communards en 1871. Il termina l'année comme lieutenant-colonel ; les notes de ses supérieurs sont éloquentes : « caractère hautain, s'appréciant lui-même d'une façon légèrement exagérée ».

Ambitieux, cet amateur de chevaux et de jolies femmes va obtenir ses étoiles en 1880 et devenir, à quarante-trois ans, le plus jeune général de brigade de l'armée française. De son voyage accompli en Amérique pour diriger une mission militaire française, il retirera la découverte d'une arme fantastique : la publicité, grâce à laquelle il lancera plus tard son mouvement. Directeur de l'Infanterie au ministère de la Guerre, Boulanger est considéré alors comme « un général républicain ». Pour un temps général de division commandant les troupes françaises en Tunisie, il est nommé, début 1886, Ministre de la Guerre. Ce poste est pour lui un marchepied ce qui ne l'empêcha pas d'être un bon ministre.

Comprendre Boulanger, c'est savoir le replacer dans le cadre antiallemand de l'époque où il incarne le coq gaulois qui toise l'aigle teuton. Son patriotisme revanchard coïncide avec le climat ambiant.





prédécesseur, le général Bonaparte ? Telle fut la question prédominante de ces cinq années passionnantes. Parallèlement au déroulement de l'Histoire de France, c'est l'histoire de son amour clandestin avec sa maîtresse, la vicomtesse Marguerite de Bonnemains « La Dame aux Œillets rouges », (L'œillet rouge à la boutonnière était le signe de ralliement du boulangisme) qui aura une influence considérable, selon ce que dévoilera plus tard leur Sœur Douairière, Gardienne de leur amour, je veux dire, la Bonne Meunière, Marie Quinton.

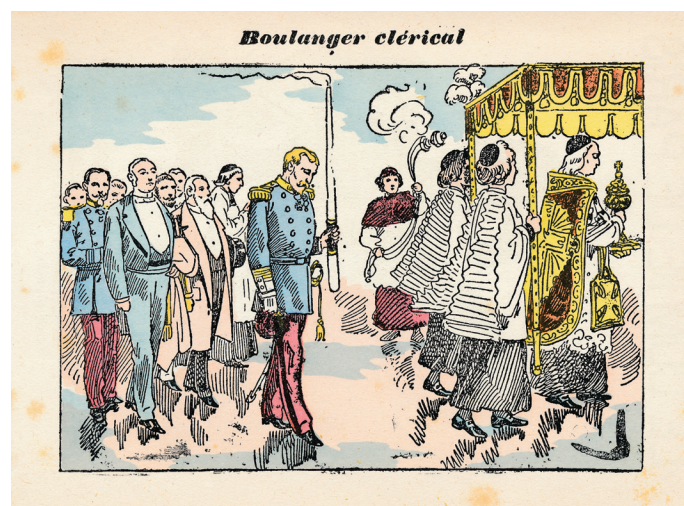
Dans ses confidences, celle-ci raconte les escapades de nuit du général lorsqu'il quitte sa garnison de Clermont-Ferrand pour rejoindre sa dulcinée à l'hôtel des Marronniers de Royat-les-Bains.

Sensible à la flatterie, le général confie les rouages du mouvement à qui l'encense ou le rétribue. On ne peut que le constater lorsque, sur l'île de Jersey, voyant que tout était perdu, il songea à partir en Amérique accompagné de la bonne meunière. Mais il suffit de l'encenser pour qu'en un soir, il change d'avis ! Car toute cette aventure coûtera très cher : le général Boulanger ne sera pas seulement prisonnier de sa maîtresse mais surtout de ses fidèles et de ses financiers. Cela n'empêche pas pour autant sa réussite d'être foudroyante en sachant rassembler des gens que tout oppose.

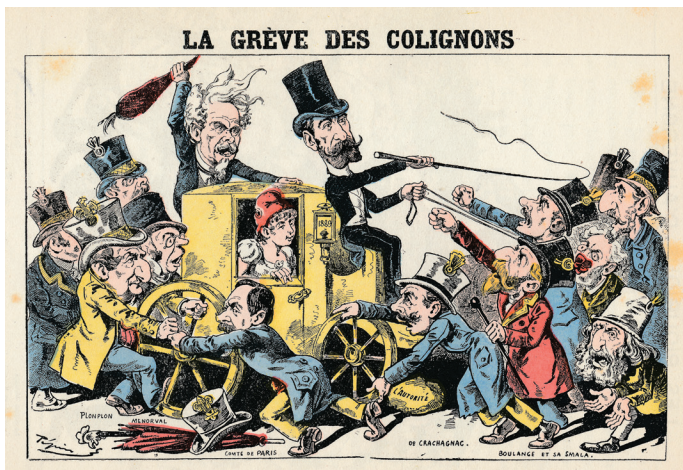
« Les parlementaires opportunistes savent que le paravent tricolore permet de camoufler bien des intrigues sordides et autres affaires juteuses. Pour tous ces bourgeois, l'essentiel est d'asseoir le régime des « bleus » tout en évitant savamment le retour des « blancs » et la revanche des « rouges ». Boulanger apparaît comme servant à merveille les ambitions d'un régime qui ne tient à voir ni l'élite ni le peuple se mêler de trop près à des combines dont la plus ignoble sera le trafic de décorations organisé par le propre gendre du président de la République ! Cependant, en intronisant un militaire ambitieux à un poste en vue, le gouvernement allait tout bonnement jouer à l'apprenti-sorcier.

Arrive la revue du 14 juillet 1886. C'est là que tout commence. En une journée, du fait de l'impossibilité de le classer politiquement, Boulanger devient brusquement ultra-populaire. On découvre ce général de belle prestance, ressenti brutalement comme la première star de la vie politique française. Pourtant, il n'est pas au pouvoir et n'est encore que le pion d'une des innombrables combinaisons ministérielles de la III<sup>e</sup> République.

Comment prendre la magistrature suprême sans faire un Coup d'État comme le fit son



Rien n'a changé et, comme nos contemporains, ce général opportuniste se garde bien de mettre sur pied un grand parti structuré pour ne mécontenter personne et arriver démocratiquement au pouvoir. Il se contente d'accumuler « les coups électoraux », dans un premier temps triomphaux puis catastrophiques par la suite.



Le ralliement à un homme providentiel est spectaculaire : début juillet 1887, Boulanger n'a plus de ministère et le gouvernement le met « au vert » à Clermont-Ferrand. Son départ provoque une manifestation monstre à la gare de Lyon. Depuis son exil provincial, le général de division complotte et rencontre secrètement les chefs royalistes et bonapartistes. Il en obtient des promesses et des subsides. Du fait de sa mise en disponibilité avec demi-solde suivie d'une mise à la retraite officielle, cela lui donnera toute latitude pour se faire élire triomphalement député.

En cette année 1888, les portes du pouvoir lui sont désormais grandes ouvertes pour conjuguer les voix des ouvriers et des paysans. Il triomphe à Paris en 1889. Mais c'est sans compter sur la république parlementaire qui va user de tous les moyens pour arrêter cette ascension qui gagne le pays à l'instar de la volonté du peuple français. Un des moyens utilisés est de modifier la loi électorale quand elle peut être favorable à Boulanger. La recette fera école puisque de nos jours, le peuple de France est toujours sous-représenté dans sa diversité à l'Assemblée nationale.

« On imagine mal l'ampleur de la lutte. Dillon lance une campagne à l'américaine ; Fayard imprime un livre à trois millions d'exemplaires sur l'histoire patriotique du général Boulanger ; le journal « La Cocarde » tire à quatre cent mille exemplaires ; cent mille bustes en plâtre sont diffusés et des camelots écoulent photographies et images d'Épinal à la gloire de ce candidat célèbre par les chansonniers. Toute une bimbeloterie fait recette et ses partisans portent même des bretelles boulangistes ».

Cette agitation fabrique un héros mais ne peut longtemps cacher la fragilité d'un homme. Le

27 janvier 1889, le coup d'État est possible mais le général se dérobe et se contente de passer la nuit chez sa maîtresse, la vicomtesse Marguerite de Bonnemains : fou amoureux, le général est prêt à mourir pour elle. À défaut d'être le maître de la France il est devenu l'empereur des amoureux. Le gouvernement comprend vite qu'il a affaire à un irrésolu, si confiant pourtant en sa bonne étoile pour parvenir par les seules élections à la magistrature suprême.

Tandis que le général s'enfuit à Bruxelles pour éviter la Haute Cour, le pouvoir annonce la dissolution de la Ligue des Patriotes, véritable section d'assaut du comité républicain national, étiquette que porte le mouvement boulangiste.

Condamné par contumace et secoué par les révélations que fait la presse sur les coulisses de son mouvement, Boulanger connaît, à l'automne 1889, une véritable déroute électorale. Le cœur du pays ne bat plus pour son général, réfugié à Jersey auprès de sa maîtresse mourante. Il n'est plus qu'un proscrit sans avenir politique, aucun. Les élections municipales de Paris se soldent par une déroute et, au printemps 1890, le boulangisme s'éteint. La vicomtesse Marguerite de Bonnemains, sa maîtresse, meurt à Bruxelles le 16 juillet 1891 et son amant, le général Georges Boulanger, se suicide sur sa tombe le 30 septembre qui s'ensuit. Seul leur Bonne Meunière était la confidente de cet amour clandestin. Cette dernière témoignera quelques années plus tard à travers son livre best-sellers « Souvenir vécu » de 1895, sur cette fabuleuse histoire politico-amoureuse qui allait également inspirer bon nombre de publications dont cette pièce de théâtre que nous vous présentons de 1931.

*Bernard Boucheix*

